

TURIN – EARTH

La ville et les nouvelles migrations.

Le vingtième siècle a été le siècle des villes et des migrations. Si dans l'histoire des sociétés humaines les personnes avaient toujours vécu principalement dans des environnements ruraux, pour la première fois, au début de notre XXI siècle, la plupart des êtres humains de la planète habite dans les villes. Cette transformation historique est le résultat de l'extraordinaire procès d'urbanisation dont on a assisté dans les derniers cent ans. Il s'agit d'une des dimensions les plus visibles des mouvements migratoires à l'échelle locale et globale, qui renforcent la définition actuelle l'«ère des migrations».

Turin est un bon exemple de ce phénomène. Notre ville est, en effet, le fruit des migrations ; en premier lieu régionales, puis nationales et enfin internationales. Cela a été, en particulier, le flux des nouveaux citoyens provenant du sud d'Italie, dans les décennies d'après la seconde guerre mondiale à transformer Turin : des dizaines de milliers de personnes qui trouvèrent un travail pour le plus dans la grande industrie et qui s'établirent dans les nouveaux quartiers de la ville, de Mirafiori à la Falchera. Les nouvelles migrations internationales qui ont rejoint Turin à partir des années 90, se sont développées dans un contexte économique et urbanistique très différent : d'un côté la crise économique qui a frappé la ville dans les dernières décennies, a rendu les occasions de travail moins nombreuses et plus précaires ; de l'autre côté, ont été les anciennes barrières ouvrières et quartiers relativement centraux comme Aurora et San Salvario à s'imposer comme zones de première implantation des immigrés.

Désormais plus de quarante ans se sont écoulés à partir du début de cette nouvelle phase de l'histoire de la ville, et aujourd'hui les migrations constituent un élément structurel de la vie sociale, économique et culturelle de Turin. Selon les données plus récentes au début 2022, les citoyens étrangers résidents sont 131.000, équivalent à un peu moins de 15% de la population totale. Parmi ceux-ci, presque un tiers est constitué par des citoyens communautaires originaires de Roumanie, auxquels suivent pour un grand nombre les collectivités provenant du Maroc, Chine, Pérou, Nigéria, Egypte, Albanie, Philippines, Moldavie et Bangladesh. La Barriera de Milan est le quartier de la ville avec le plus grand nombre de résidents d'origine étrangère, outre 17.000.

La période, désormais, longue écoulée de l'arrivée des premiers « pionniers » de l'immigration rend, dans tous les cas, très complexe le panorama social de la ville et nous invite à mettre en discussion les mêmes catégories d'« immigrés » et d'« étrangers » qui sont normalement utilisées pour décrire ce phénomène. Il s'agit de personnes qui ont passées à Turin, la plus part de leur vie, jeunes nés et grandi dans notre ville, familles qui se

sont formées ici et qui, ici, imaginent leur futur....au-delà de la condition juridique dans laquelle elles se trouvent, de la possession ou moins de la nationalité italienne, il faut considérer ces dimensions de « nationalité de fait » qui s'expriment dans la vie quotidienne des habitants de Turin, de femmes et d'hommes salariés, dans les plus différents secteurs de l'économie locale, d'étudiantes et d'étudiants des écoles et de l'université, de membres actifs de la communauté. De ce point de vue, chaque quartier de la ville nous renvoie l'image d'une Turin, qui aujourd'hui ne peut pas et ne veut pas se passer de toute ces milliers de citoyens qui, par leurs racines et leurs liens, qui les connectent à d'autres villes et pays de chaque partie du monde, sont devenus, pendant toutes ces années, des turinois.

Pour raconter la Turin des migrations en 2011, dans le cadre des cérémonies pour les 150 ans de l'Unité Nationale, le Musée diffusé de la Résistance, de la déportation, de la guerre, des Droits et de la Liberté a aménagé une exposition sur ces thèmes.

La collection de photographies, de plans, de vidéos et de témoignages oraux, a permis de reconstruire trente ans d'histoire urbaine, à travers les yeux et les paroles des nouveaux habitants. Le choix de confier la curatelle à trois anthropologues, Carlo Capello, Pietro Cingolani et Francesco Vietti, n'a pas été occasionnel. La méthode anthropologique, en effet, privilégie le point de vue des immigrés, dont les systèmes de significations, les spécialistes sont devenus traducteurs. C'est seulement à travers l'expérience directe et l'échange ethnographique que sont émergées les multiples images mises en exposition ; le matériel photographique sélectionné a été réalisé dans différentes années par des photographes professionnels et pas seulement, par des immigrés et par les mêmes anthropologues. À tout cela, ont été ajoutées les images présentes dans les quotidiens et dans la presse illustrée, qui révèlent le regard public dominant sur les immigrés.

Ce réaménagement consiste dans une sélection et une mise à jour du matériel produit pour l'exposition de 2011. Grâce à l'encouragement et à la collaboration de Porta delle Culture, un réseau d'associations qui à Porta Palazzo favorise le dialogue interculturel et inter-religieux, on a décidé de choisir une partie du matériel visuel originaire, et on l'a organisé en six sections : « Habiter à Turin », sur les espaces de la maison, sur les familles et sur les relations communautaires ; « En voyage à travers Turin », sur le récit des arrivées, des départs et des retours, à travers aussi les pages des quotidiens ; Aspirations et difficulté », sur les mondes du travail ; « Les Religions, entre spiritualité et identités collectives », sur les manifestations publiques et domestiques de la diversité religieuse ; « Les écoles turinoises », sur les audacieux mondes de l'éducation formelle et informelle ; « le droit à la ville », sur les espaces de socialisation, d'amitié et de solidarité, en ayant une particulière attention aux nouvelles générations.

À ces sections une finale ouverte s'ajoute qui se réalisera avec la contribution des associations du réseau Porta delle Culture. Pendant la période de l'exposition, on ajoutera un peu à la fois, de nouveaux matériels, photographiques et pas seulement, qui permettront de jeter un regard sur le prochain futur de Turin.

Habiter à Turin : Lieux physiques et espaces de relations

« Au Maroc est restée la maison de nos parents, vide, personne ne l'habite... ma maison je ne l'ai pas finie, elle est encore là en phase de construction, elle est interrompue, nous ne l'avons pas finie mais nous n'avons pas voulu la vendre, ce seront mes enfants qui décideront. Les arbres qui, quand nous sommes partis, étaient petits, aujourd'hui produisent des noix. C'est très douloureux d'en parler. »

Comme le raconte Latifa, immigrée du Maroc, la maison représente, autant en Italie que dans les pays d'origine, une ressource fondamentale, un lieu physique qui engendre stabilisation et sécurité, et en même temps espace des affections et des identités. Les solutions habitatives des migrants sont nombreuses, depuis les habitations rudimentaires, les camps improvisés jusqu'aux logements partagés et aux maisons individuelles en loyer ou en propriété. Quand les conditions de vie s'améliorent, souvent on abandonne les zones de première installation comme Porta Palazzo et Barriera di Milano et on cherche un logement dans d'autres quartiers, dans les périphéries ou dans les petites villes de l'hinterland. Ces parcours dépendent de choix subjectifs mais en même temps ils sont déterminés par les politiques urbaines et habitatives appliquées par les institutions publiques et par les actions des acteurs du marché privé. Par exemple plusieurs propriétaires turinois préfèrent ne pas louer à des étrangers.

L'intérieur des habitations est le décor dans lequel, à travers l'ameublement et l'organisation des espaces, on recrée la maison laissée dans les pays d'origine ou bien on répond à des tendances nouvelles et à des besoins liés à la vie en Italie.

A la dimension domestique sont reliées aussi les relations sociales les plus importantes, celles de la famille. Les processus de division, reconstitution et formation des nouveaux noyaux en migration sont multiples. De la rencontre entre des modèles différents naissent aussi des changements dans les pratiques sociales. Par exemple le nombre de couples composés d'éléments de nationalité différente augmente constamment, ainsi que l'augmentation à Turin de couples homosexuels et homoparental d'origine étrangère.

Construire une famille ainsi qu'une maison devient, pour toutes ces raisons, une expérience en devenir, progressive et réversible, qui dépasse les conflits entre privé et public, entre individu et communauté.

En voyage à Turin

« Cette année pour les vacances nous avons programmé de retourner au Pérou pour faire connaître à notre fils, qui en est parti tout petit, quelque chose de l'art et de la culture de son pays. Nous irons à Cuzco que, nous non plus, nous n'avons jamais vu ».

Ces mots de Pucalpa, péruvien mais turinois depuis plus de vingt ans, font bien comprendre la complexité des voyages d'immigration : certes il y a les voyages qui les emmènent en Italie et qui peuvent marquer une coupure dans les biographies des migrants et qui nous frappent surtout quand ils s'effectuent selon des modalités dramatiques et dangereuses, comme dans le cas des traversées en Méditerranée. Mais il y a aussi d'autres formes de mobilité qui passent inaperçues : les regroupements familiaux, les retours à la maison pour rendre visite aux parents et aux amis et pour investir les gains obtenus, les vacances des « secondes générations » au pays des parents, les rentrées définitives de ceux qui abandonnent l'expérience migratoire, les « migrations secondaires » de ceux qui, après avoir émigré en Italie, se déplacent vers d'autres destinations, et aussi les mobilités internes dans notre pays, parce que très souvent la migration ne s'arrête pas au premier lieu d'arrivée mais prévoit des déplacements successifs de ville en ville ou de ville à la campagne.

Dans cette section de l'exposition, nous unissons les images qui racontent le cycle des arrivées, des départs et des retours qui relient Turin à d'autres villes d'Europe et du monde à travers les déplacements des migrants, avec la représentation que l'espace public et médiatique a donné de l'immigration. Les pages du quotidien « La Stampa » nous montrent comment, entre le XXe et XXIe siècle, les médias locaux ont raconté le phénomène migratoire et la transformation des quartiers turinois par rapport à la présence des immigrés. La narration de la situation d'urgence, habituelle en Italie quand il s'agit d'immigration, se présente sous la forme de reportages et d'enquêtes focalisés sur les dynamiques de moyen et long terme qui, silencieusement et quotidiennement, ont fait de l'immigration un composant « normal » et structurel de la réalité sociale, économique et culturelle de Turin.

De toute façon il ressort de ces pages de journal un problème central concernant la recherche scientifique sur l'émigration: Qui a le privilège de représenter « les autres » et comment conquérir le droit à l'autoreprésentation? Quelles voix réussissent à se faire entendre sur la scène publique quand on parle d'immigration?

Aspirations et fatigue : le travail

« Maintenant j'ai quatre emplois : auxiliaire de vie le dimanche, colf la semaine, parfois baby-sitter et médiatrice culturelle. Avant d'arriver j'avais l'espoir de travailler un an et de changer ma vie. C'était ma vision de l'Occident, un espace meilleur où les libertés étaient le moteur du développement. Au contraire j'ai vécu les premières années dans un régime féodal quand je faisais l'auxiliaire de vie»:

Le témoignage d'Irina, migrante moldave depuis plusieurs années à Turin, reflète bien – dans ses espoirs d'amélioration et par rapport aux conditions médiévales de son emploi – le paradoxe du travail des migrants. La recherche d'un travail est encore la principale motivation du projet migratoire, l'incarnation des aspirations de bien-être et de mobilité sociale. Le travail reste le vrai canal d'insertion dans la société d'arrivée et, dans certains cas, d'amélioration sociale, mais souvent les espérances des migrants se brisent sur une réalité faite de sous-emploi, exploitation, absence de droits.

Les immigrés s'insèrent surtout dans certains secteurs du monde du travail – à cause de facteurs comme la discrimination, les problèmes liés aux cursus scolaires étrangers et l'influence des réseaux sociaux – et ils se concentrent dans des emplois : peu rémunérés, précaires, fatigants, pénalisants du point de vue social et dangereux. Comme le montrent les photographies rassemblées ici, nous retrouvons un nombre élevé de migrants dans la petite industrie et le bâtiment, dans les services peu qualifiés et dans les services d'assistance. Comme les possibilités de mobilité sociale sont, dans ces domaines, assez limitées, beaucoup de migrants choisissent l'autoentrepreneuriat – en particulier le commerce, la restauration et le bâtiment – pour améliorer leurs conditions économiques et de travail.

Dans le monde du travail apparaissent les dynamiques qui amènent à l'inclusion subalterne des migrants au sein de notre société : au-delà des cas d'exclusion et de marginalisation, on assiste à l'insertion des migrants dans les rangs les plus bas de l'échelle des emplois et des classes sociales.

Les crises multiples – la crise financière de 2008, la pandémie et la guerre en Ukraine – vécues durant ces années à Turin et en Italie, ont eu évidemment de graves répercussions sur la situation des travailleuses et des travailleurs migrants, soumis à des conditions majeures de précarité et d'insécurité, aggravant encore leur situation. On peut dire toutefois que les aspirations d'amélioration personnelle et familiale, le vrai moteur de l'immigration, restent plus fortes que les crises.

Les religions, entre spiritualités et identités collectives

« Nous faisons fête le vendredi, le vendredi les marocains vont à la mosquée. Autrefois à Turin il n'y avait pas de mosquées, aujourd'hui c'est comme au Maroc, ici il y a 5 ou 6 mosquées, on est bien ici parce qu'on trouve tout, la viande Halal, la mosquée, les aliments marocains, les vêtements ».

Comme nous le rappelle Abdel, marocain résidant à Turin depuis 2001, l'importance de la vie religieuse au sein de l'expérience migratoire est indéniable. Pour les migrants la religion a une double valeur : à la dimension spirituelle s'ajoute l'affirmation de son identité et des aspects communautaires, comme le rappelle Irina : « je suis chrétienne orthodoxe, mais je ne peux pas dire que je vais tous les dimanches. Il y a toujours beaucoup de monde à la messe parce qu'on n'y va pas seulement pour prier mais aussi pour se voir, discuter, ça devient en quelque sorte un lieu communautaire ».

L'immigration a élargi la gamme des confessions religieuses présentes en ville. Chrétiens orthodoxes, catholiques, évangélistes et pentecôtistes et musulmans sont les groupes religieux les plus représentés. Il ne faut pas toutefois négliger la présence de groupes plus réduits (hindouistes, bouddhistes, chrétiens coptes....) ainsi que le grand nombre d'athées et de non-pratiquants.

L'apparition de nouveaux lieux de culte, telles les salles de prière musulmanes citées par Abdel, souvent faisant l'objet de polémiques, est en réalité le témoignage du désir d'intégration et de stabilité des migrants. Cette situation peut provoquer des conflits, mais n'est-ce pas la vérité que ces derniers touchent les questions identitaires et politiques plutôt que la question religieuse en elle-même ?

Les écoles turinoises: laboratoires de citoyenneté

Le pluralisme religieux représente un défi aussi pour l'une des institutions les plus importantes pour la socialisation des nouvelles générations de migrants et pour leurs enfants : l'école.

Durant l'année scolaire 2021-2022, 20.500 élèves de nationalité non italienne ont fréquenté les écoles à Turin, presque 20% de toute la population scolaire. Ces étudiants se répartissent

à tous les niveaux, de l'école primaire au lycée, et proviennent de 152 Pays différents, en particulier 30% de la Roumanie suivie par le Maroc, l'Albanie et la Chine.

L'étiquette « étudiants étrangers de nationalité non italienne » signifie une multiplicité d'histoires d'arrivées et de retours de l'étranger, de parcours de socialisation effectués uniquement en Italie mais pas forcément dans des milieux italophones. 69% de cette population, à savoir 14.200 élèves, sont nés en Italie de parents d'origine étrangère. Ce nombre s'est accru au cours des dernières années et continuera encore à augmenter.

Ces étudiants, même si la nationalité italienne ne leur est pas reconnue du point de vue légal, partagent complètement les expériences de socialisation et de formation de leurs camarades, et en même temps ils ont des besoins particuliers relatifs aux milieux linguistiques différents qu'ils fréquentent et aux questions identitaires et d'appartenance culturelle multiple.

L'école publique représente le milieu physique et social où cette diversité peut être valorisée au mieux, en constituant un espace d'égalité et un ascenseur social, en plus d'être une présence fondamentale sur les territoires les plus fragiles de la ville.

Le droit à la ville

« Leur regard est déconcerté, plein de joie mélangée à cette étrange aliénation de celui qui se retrouve dans un lieu qui n'est pas le sien. Ils ne sont pas nés ici mais ils le ressentent comme le leur. La ville les enveloppe dans sa chaleur estivale mais les yeux de l'indifférence les enserre dans leur refuge intime et les étreint ».

Ainsi l'écrit Younis Tawfik dans son roman « Sotto la Mole ». Dans ces quelques lignes trouve sa place une question importante : la migration ne se résoud pas dans la seule dimension du travail, même si elle reste fondamentale, et le rapport avec la ville ne peut pas être ramené à une question de production et consommation. Pour tous les citoyens, migrants et non, de première ou de seconde génération, se pose le thème d'un plus vaste «droit à la ville» selon l'expression du philosophe Henri Lefebvre. A savoir un plein accès à la vie urbaine, dépassant les besoins essentiels et pouvant bénéficier de ses opportunités et de ses ressources en participant activement à la vie sociale et culturelle. Cette condition présuppose naturellement le besoin d'avoir du temps libre, la disponibilité de lieux de rencontres et de socialisation, et des processus continus de redéfinition identitaire.

Rencontrer ses compatriotes, participer avec eux aux activités culturelles promues par les associations de la diaspora, célébrer les fêtes religieuses et nationales et fréquenter les

restaurants, clubs ou parcs publics, ceci peut représenter une façon de se sentir faisant partie d'une « communauté », cultiver des affections et des intérêts communs, renforcer les liens de solidarité qui ont une fonction rassurante et qui combattent la nostalgie pour le pays natal. D'un autre côté, surtout les jeunes et les secondes générations ont un regard tourné plus vers le futur que vers le passé. S'amuser avec ses pairs, indépendamment de leurs histoires familiales, devient une façon de se diriger ensemble vers l'âge adulte, dans une ville plus cosmopolite que celle que leurs parents connaissaient, en mettant en jeu leurs propres identités multiples.